

Yves MENEZ (dir.), *Une résidence de la noblesse gauloise : le Camp de Saint-Symphorien à Paule (Côtes-d'Armor)*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme (MSH), coll. « Document d'archéologie française », 112, 2021, 410 p.

Cet ouvrage collectif, publié sous la direction d'Yves Menez, très attendu et préfacé par Olivier Buchsenschutz, dresse un bilan des vingt campagnes de fouilles qui se sont succédé entre 1988 et 2006, puis en 2010, pour aboutir à une étude presque exhaustive d'un habitat de l'âge du Fer en Centre Bretagne. Il témoigne d'un engagement collectif sur la longue durée à propos d'un site qui a vu passer des centaines de bénévoles – 307 noms sont mentionnés dans les remerciements – et sur lequel plusieurs générations d'archéologues bretons et d'ailleurs se sont formées.

En cela, il constitue une référence en archéologie pour l'ouest de la France, mais également un jalon dans l'histoire de la recherche sur le milieu rural (antique et protohistorique), puisque la région a connu un fort engouement pour ces thématiques dès les années 1970, avec la mise en place de vastes campagnes de prospection pédestre et aérienne, qui fournissent une documentation suffisamment abondante à la réalisation de travaux universitaires. L'étude du « Camp de Saint-Symphorien » s'inscrit dans cette continuité, alors que la dynamique s'intensifie à partir des années 1990, marquées par les grands décapages de l'archéologie préventive.

Cette monographie ne fait pas seulement état des connaissances sur ce site puisque les données archéologiques ont nourri une réflexion plus large sur la hiérarchie de l'habitat et la place d'une aristocratie terrienne dans la société du second âge du Fer. Un travail qui a d'ailleurs alimenté la thèse de doctorat d'Yves Menez, intitulée *Le Camp de Saint-Symphorien à Paule (Côtes-d'Armor) et les résidences de l'aristocratie du second âge du Fer en France septentrionale*, soutenue en 2009.

Le livre se présente sous la forme d'un épais volume, organisé en douze chapitres, réunissant les contributions de vingt-quatre chercheurs et spécialistes. On peut distinguer trois grands temps avec, en premier lieu, une présentation du cadre de l'étude et des interventions archéologiques, puis une seconde partie qui exploite les données archéologiques à travers notamment une description chronologique de l'établissement, depuis sa création au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à son abandon au début du Haut-Empire romain. Deux chapitres sont plus spécifiquement consacrés à l'architecture et au mobilier qui caractérisent chacun de ces six siècles d'occupation. Les trois derniers chapitres mettent en perspective les résultats de fouilles dans une synthèse territoriale, sociale et politique du « Camp de Saint-Symphorien ».

Le discours est richement illustré, mais on retiendra particulièrement le soin apporté à la présentation de la documentation archéologique (photographies, plans et stratigraphies), puisque l'auteur adopte une charte graphique et sémiologique harmonisée qui vient en appui de la démonstration, facilitant sa compréhension malgré la complexité de l'occupation. Si les dimensions du livre (30 x 30 centimètres) ne le rendent pas aisément manipulable, le choix de son format permet indéniablement la mise en

valeur de l'appareil iconographique, avec, entre autres, des propositions de restitutions et le respect d'une échelle convenable pour la documentation archéologique.

Le premier chapitre revient donc sur le cadre des recherches qui ont été lancées à l'occasion d'une opération archéologique de sauvetage (dir. Claude Le Potier), qui s'est poursuivie durant dix-neuf années par des fouilles programmées, dirigées dans un premier temps par Jean-Charles Arramond, puis par Yves Menez, avec la collaboration ponctuelle de collègues ou d'étudiants (Anne Villard-Le Tiec, Marion Berranger et Joseph Le Gall). Des sondages réalisés en 1996 et en 2000 par Alain Provost ont également apporté des compléments sur les environs directs du « Camp ». Ces différentes ouvertures ont permis d'étudier 51 500 m<sup>2</sup> d'occupation, soit l'intégralité du noyau de l'habitat – qui atteint 14 000 m<sup>2</sup> – et un peu plus de la moitié de l'ensemble de la superficie totale de l'établissement, que l'on estime couvrir environ 10 hectares.

Il faut préciser que les résumés bilingues (français/anglais) en début de chapitre sont particulièrement appréciables et permettent au lecteur de se faire rapidement une idée du contenu de ce dense ouvrage offrant notamment un panorama général des six phases d'occupation du site. Celles-ci alimentent autant de chapitres qui décrivent l'évolution de cet établissement agricole établi au milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans le massif des Montagnes noires, qui se mue au gré des restructurations pour s'organiser autour d'une résidence qui est progressivement fortifiée et clairement individualisée de ses dépendances. D'après des observations réalisées à l'occasion de sondages ponctuels, une vaste ligne de défense extérieure est édifiée dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. À l'intérieur de cette nouvelle enceinte, la reconnaissance de bâtiments, d'espaces dédiés au stockage des récoltes ou à l'abri des chevaux (écurie), suggère le développement d'un habitat groupé de plusieurs hectares, placé sous le contrôle des propriétaires de la résidence, qui ne sont pas sans rappeler le système féodal du Moyen Âge central.

Et même si l'on peut difficilement mesurer l'organisation ou même la densité de l'occupation, du fait d'une exploration partielle de la « basse-cour » – pour reprendre les termes de l'auteur –, ce site participe à un phénomène qui voit l'émergence d'agglomérations en Europe celtique dans le courant du second âge du Fer, dont on mesure peu à peu, au gré des découvertes, la multiplicité des formes qu'elles empruntent au-delà des grands modèles d'urbanisation actuellement reconnus – apparition d'agglomérations non fortifiées autour du III<sup>e</sup> siècle, puis d'*oppida* ou d'agglomérations fortifiées dès la seconde moitié du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Dans le chapitre 10, qui a pour ambition de replacer l'établissement de Paule dans son paysage régional, Yves Menez dresse le constat que le schéma d'occupation reconnu et mis en évidence à Paule – c'est-à-dire celui d'une enceinte quadrangulaire associée à un habitat groupé – est loin de constituer un cas isolé en Bretagne. Les exemples actuellement les mieux documentés correspondent aux sites de Trégueux dans les Côtes-d'Armor et de Plaudren dans le Morbihan. Dans les années à venir, il faudra sans doute également inclure dans ce modèle les ensembles constitués d'agglomérations non fortifiées qui se

développent au contact de petits « éperons barrés », comme on peut en rencontrer dans d'autres régions – au Fief-Sauvin dans le Maine-et-Loire ou à Oisseau-le-Petit dans la Sarthe, par exemple. En effet, ces formes d'habitats posent clairement la question de l'implication de certaines classes sociales (élites) dans les processus d'urbanisation et de structuration des territoires à la fin de l'âge du Fer. C'est précisément à cette discussion qu'Yves Menez prend part dans les deux derniers chapitres de cet ouvrage. Et les efforts déployés pour l'étude du « Camp de Saint-Symphorien », qui se voulait la plus exhaustive possible, ouvrent la voie vers une compréhension plus large des facteurs en jeu durant les trois derniers siècles av. J.-C.

L'épilogue, qui met en perspective l'effort de vingt années de recherche à Paule, nous conforte finalement dans la nécessité d'investir dans ces longs programmes de recherche, qui se veulent scientifiquement complémentaires des politiques d'aménagement du territoire qui orientent actuellement l'archéologie préventive. Lorsque le site est soigneusement sélectionné pour répondre à une problématique, son étude permet d'alimenter nos connaissances sur le fonctionnement de nos sociétés anciennes et d'interroger nos modèles. C'est le choix clairement assumé par le principal auteur du livre que d'avoir concentré les efforts et les moyens sur un habitat en particulier, afin de parvenir à une vision la plus complète possible de celui-ci, qui peut alors servir de référentiel pour comparer et interpréter des contextes moins bien documentés.

Julie RÉMY  
Chargée de recherche, CNRS  
CReAAH - LARA Nantes (UMR 6566)

Jean DANZÉ, *Bretons insulaires, Bretons armoricains. 9 siècles d'histoire (-56/851)*, Fouesnant, Yoran embanner, 2020, 479 p.

Il est assez remarquable qu'à l'heure même où les Britanniques se déchirent à propos des suites délétères du *Brexit* et où s'exacerbent les tensions entre le Royaume-Uni et la France soient publiés, coup sur coup, trois ouvrages traitant, sur la longue durée, des relations entre Petite et Grande Bretagne. On doit ainsi à (Sir) Barry Cunliffe, professeur émérite d'archéologie européenne à l'université d'Oxford et éminent spécialiste des Celtes et des civilisations atlantiques de la Protohistoire, *Bretons and Britons. The Fight for Identity* (Oxford, Oxford University Press, 2021, 471 p.), ouvrage dont il est rendu compte dans ce même volume, tandis que vient de paraître, en octobre 2021, *Brittany and the Atlantic Archipelago, 450-1200. Contact, Myth and History* (Cambridge, Cambridge University Press, 2021, 496 p.), œuvre de trois universitaires britanniques, Caroline Brett (Cambridge), Fiona Edmonds (Lancaster) et Paul Russell (Cambridge). L'ouvrage dont il sera question dans ce qui suit est donc le troisième de ce triptyque.